

Les vœux du président

La violence, le mal, l'autre : quelles réponses ?

La fable de l'histoire

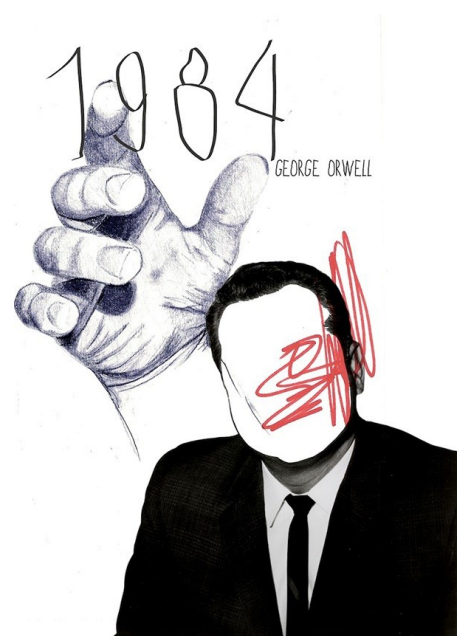
Dans l'État de Nature, quand les hommes étaient libres et égaux, chacun avait tout à craindre d'autrui. La vie était brève, la peur était immense. Tout le monde se méfiait de tout le monde et devait se protéger d'autrui. Les hommes conclurent donc une alliance pour assurer leur commune sérénité. Au terme de longues concertations, ils signèrent un contrat prescrivant à tous ce qu'ils devaient faire et ne pas faire. La peur parut pour un moment avoir disparu.

Certains, moins bien intentionnés, n'avaient donné qu'un accord hésitant. Le soupçon et la peur se répandirent à nouveau. Les hommes se résolurent alors à prendre une mesure supplémentaire. Ils déposèrent tous les armes et les remirent entre les mains de quelques porte-paroles choisis parmi eux et chargés d'assurer la sécurité.

Ces protecteurs, détenteurs de la violence légitime, se mirent à la tâche avec zèle et minutie. Ils promulguèrent loi sur loi, consignèrent les infractions et recueillirent des renseignements dans tout le pays. Qui refusait de parler y était contraint en des lieux secrets. Les quartiers d'habitation étaient fouillés, les hérétiques pourchassés. Le travail de l'ordre allait bon train. Une loi suivait l'autre, les ordonnances se succédaient. L'ordre enlaçait la vie comme les tentacules d'un monstre.

Cela en était fini de la démocratie ; un Etat totalitaire était né.

Ukraine, État islamique, Syrie, Tunisie, Paris... nous vivons de nouveaux états de violence. Il est impératif de trouver des réponses appropriées et cela passe par une analyse précise et profonde, par une meilleure compréhension des nouveaux états de violence, par un renoncement au paradigme de la dialectique du mal et du bien, par une maîtrise raisonnée des peurs.



Comprendre les nouveaux états de violence

Sommes-nous en guerre ? Surgissent, à la place de la guerre classique, les hors-temps de l'acte terroriste, bien sûr mais aussi le calcul mathématique d'une trajectoire de missile ou le marasme indéfini des guerres civiles dans des Etats effondrés.

Les états de violence font apparaître une multiplicité de figures nouvelles : le terroriste, le chef de factions, le mercenaire, le soldat professionnel, l'ingénieur en informatique, le responsable de sécurité, etc. Plus d'armée disciplinée mais des réseaux dispersés de professionnels de la violence.

Dans les états de violence, la logique du rapport à la mort se transforme. L'acte terroriste fait surgir la mort au cœur de l'espace public ; la débauche destructrice de bandes armées sévit dans des pays déstructurés ; les lancements téléguidés de missiles balistiques « intelligents » frappent des cibles plus ou moins pré-

cises. Au contraire de la guerre, la mort ne s'échange plus. Elle se distribue, se sème, se calcule. La mort devient autre chose : un risque professionnel, une équation mathématique, une condition d'être, une apothéose médiatique.

Dans ce contexte, la prise en compte du risque suppose une vigilance continuelle des systèmes et des hommes, un état d'alerte indéfinie. Le système de surveillance doit être relayé par un état de veille en chacun, une tension permanente : repérage de comportements suspects, attention aux irrégularités, repérage des dysfonctionnements à priori anodins, etc. Le risque est partout.

Sommes-nous en guerre ? La réalité est complexe et diverse. Et à n'y prendre garde, la démocratie et les libertés sont en péril quand s'installe un système généralisé de transparence, de contrôle, de surveillance.

Renoncer à la dialectique du mal et du bien

Dans toute la pensée occidentale, l'idée du progrès vers un monde meilleur se comprend dans le cadre d'une dialectique du mal et du bien. Le passage par le mal est une étape nécessaire vers le bien.

Chez Kant, le progrès, pour se réaliser, utilise un moyen particulier, l'insociable sociabilité. Sous ce nom, Kant désigne la cupidité, l'envie, la vanité, la méchanceté, l'esprit de domination. Selon Kant, ce sont ces mauvais penchants qui font avancer l'humanité. Ils sont le combustible du progrès, car sans l'orgueil, sans la cupidité, sans l'esprit de rivalité et de domination les individus n'auraient aucun motif d'agir, de se surpasser, de créer quoi que ce soit.

Cette conception du progrès se rattache en fait à une vieille tradition théologique judéo-chrétienne. C'est dans la Bible qu'on en trouve les premières manifestations. Relisons le chapitre de la Genèse relatif à Joseph, abandonné par ses frères pour devenir ensuite le sauveur d'Israël. Ou de façon encore plus manifeste la passion du Christ passage obligé vers sa résurrection.

De la Genèse à Kant ou Hegel, qu'est-ce qui a changé ? Il n'était plus question, à l'époque des Lumières, d'invoquer la main de Dieu mais plutôt le dessein de la nature, la ruse de la raison, la loi immanente de l'histoire, ou la main invisible chère à Adam Smith. Pourtant c'est bien le même paradigme qui est à l'œuvre. Dans le creuset des affaires humaines, les mauvais penchants, l'insociable sociabilité, les passions, les crimes, les tragédies aboutiront finalement au bien.

Cette même dialectique du mal et du bien se retrouve dans la théorie économique libérale, qui postule que l'arithmétique des égoïsmes conduit automatiquement à l'allocation optimale des ressources et à la prospérité générale. L'aspect négatif des affaires humaines détient la clef du progrès. Qu'est-ce au fond qu'une révolution ? Le révolutionnaire

Vaincre les peurs

Depuis toujours, c'est la peur de l'autre qui nous pousse à construire des frontières et des murs de séparation. Mais au lieu de protéger, les barrières cristallisent les différences. La surenchère de la peur réduit la politique à une gestion des risques par le tout-sécuritaire. Dans 1984, les caméras de surveillance sont partout. Paralysés par la peur, les hommes devaient constamment se conformer aux attentes de l'Etat.

Aujourd'hui, le principe du panoptique semble avoir fait son chemin. La surveillance se généralise. La société passe de la vigilance à la surveillance, en mettant ainsi en jeu les libertés individuelles et le droit à l'anonymat et au secret.

La peur, c'est ce qui empêche de s'aventurer dans des espaces inexplorés, de quitter la route déjà tracée, de chercher un nouveau chemin. C'est en se frayant un chemin au milieu de nulle part, qu'on explore les territoires inconnus et que l'on prend goût à l'aventure de l'existence et de la rencontre de l'autre.

est un individu qui se donne le droit de persécuter ses semblables afin de permettre l'édification d'une société meilleure. « Il n'est possible de transformer le monde qu'avec des fusils » lit-on dans le Petit Livre rouge de Mao.

Dans la situation actuelle, l'invasion de l'Irak par les troupes occidentales ou les attentats djihadistes, cette même dialectique du mal et du bien est opérante : le mal pour préparer la démocratie ou la cité de Dieu.

Comment et quoi répondre ?

Non, nous ne voulons plus jouer le jeu dialectique du mal et du bien. Nous n'y croyons plus. Nous renonçons à la dialectique du mal et du bien, faux moteur de progrès.

Face aux questions qui surgissent dans les périodes de trouble, nous ne pouvons plus nous contenter de réponses partielles et circonstancielles, qui plus est bloquées dans la logique du mal, du talion, de la vengeance. Face à ces questions qui surgissent dans les périodes de trouble, il faut affirmer haut et fort notre conviction de mouvement ouvrier chrétien. La dialectique du mal et du bien, nous n'y croyons plus et nous refusons de nous y engager. Nous refusons le recours au mal, les réponses violentes : les appareils policiers, les surveillances orwelliennes, les bombardements F16iens...

Nous opposerons aux nouveaux états de violence une volonté du bien qui s'exprime dans l'éducation, la lutte contre la pauvreté, la protection sociale, le combat pour le bien-être économique, l'effort pour faire triompher la justice et la démocratie.

Comprendre les nouveaux états de violence où nous avons notre responsabilité, les comprendre pour ne pas sombrer dans une société du contrôle et de la surveillance qui met à mal nos libertés.

Renoncer à la dialectique du mal et du bien, renoncer à répondre à la violence par la violence, fonder le monde de demain sur les valeurs du bien, la douceur, l'amitié, la solidarité.

Vaincre les peurs pour aller et accueillir l'autre dans sa diversité.

Trois pistes, trois chemins pour nos actions de l'année nouvelle que je vous souhaite la meilleure.

Bernard Kerger